

Jeunes et anciens, pour le renouveau de la Bessarabie. Conflit generationnel et politique dans le milieu des ecrivains bessarabiens de l'entre-deux-guerres

Negură, Petru

Veröffentlichungsversion / Published Version

Zeitschriftenartikel / journal article

Empfohlene Zitierung / Suggested Citation:

Negură, P. (2005). Jeunes et anciens, pour le renouveau de la Bessarabie. Conflit generationnel et politique dans le milieu des ecrivains bessarabiens de l'entre-deux-guerres. *Studia Politica: Romanian Political Science Review*, 5(3), 645-664. <https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:0168-ssoar-56297-5>

Nutzungsbedingungen:

Dieser Text wird unter einer CC BY-NC-ND Lizenz (Namensnennung-Nicht-kommerziell-Keine Bearbeitung) zur Verfügung gestellt. Nähere Auskünfte zu den CC-Lizenzen finden Sie hier:

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/1.0/deed.de>

Terms of use:

This document is made available under a CC BY-NC-ND Licence (Attribution-Non Commercial-NoDerivatives). For more Information see:

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/1.0>

Jeunes et anciens, pour le renouveau de la Bessarabie

Conflit générationnel et politique dans le milieu des écrivains bessarabiens de l'entre-deux-guerres

PETRU NEGURĂ

Tout au long des années 1920, les intellectuels bessarabiens – pédagogues, journalistes, gens de culture – travaillent et militent côte à côte pour arracher leur province à l'arriération et pour l'intégrer dans la Grande Roumanie, poursuivant la cause qu'ils ont embrassée depuis le début du siècle. Mais ces intellectuels autochtones ont tous été formés sous le tsarisme dans l'esprit de la culture russe. Malgré le credo unioniste inébranlable qu'ils affichent, l'éducation russe et la synchronisation tardive – et sans doute partielle – à la culture roumaine leur posent des entraves sérieuses à l'intégration aux valeurs et aux aspirations des milieux intellectuels du Royaume. Après avoir réalisé l'unification politique, il leur reste encore à faire l'unification «spirituelle» de la Bessarabie avec la «Mère-Patrie». Incapables de l'accomplir eux-mêmes en raison de leur éducation russe, ils délèguent cette tâche à la future génération des gens de culture, autochtones et entièrement instruits dans l'École roumaine. Mais ce Messie tant attendu n'annonce vaguement son apparition que vers le milieu des années 1930. Et sous une forme pour le moins surprenante. Alors que l'ancienne génération se déclare unioniste, de vocation occidentaliste et traditionaliste sur le plan esthétique, la nouvelle génération se présente comme éprise de poésie moderniste, résolument autochtoniste et régionaliste par-dessus le marché. La cohabitation s'annonce difficile. Les rapports entre la génération dite «de l'Union» et la jeune génération (des régionalistes) rappellent certaines relations entre pères et fils, lorsque ces derniers atteignent l'âge trouble de l'adolescence. En dépit de l'impétuosité iconoclaste des jeunes, les espérances initiales des anciens à leur égard s'avèrent, du moins en partie, justifiées. Complètement intégrés au point de vue de la langue et du goût esthétique par rapport à leurs congénères de tout le pays, les jeunes régionalistes bessarabiens ne font que déplacer l'accent dans un processus entamé par leurs aînés. En s'opposant à la «standardisation» de la région à partir du Centre, ils plaident pour une unification spirituelle à partir de la région¹. Mais n'est-ce pas là l'aspiration la plus profonde, mais inavouée, des unionistes de l'ancienne génération? Le conflit entre les générations n'est que de surface. En fait, les «jeunes» continuent avec des ressources différentes (dues à leur éducation roumaine) et avec plus de courage (et de légitimité?) l'œuvre commencée par les «anciens», à savoir l'éveil de la conscience et de la dignité régionales des Bessarabiens dans le cadre d'une entité nationale pan-roumaine, par le moyen de l'École et des institutions culturelles autochtones.

¹ Paraphrase de l'affirmation de Bogdan ISTRU, «Un nou gen de apostolat cultural», in *Viața Basarabiei* (désormais VB), noiembrie-decembrie 1935, p. 92.

Les jeunes provinciaux

Le problème du conflit entre les générations n'apparaît en Bessarabie que dans les années 1930, à l'époque où les premières promotions de bacheliers issus des lycées roumains de la province commencent à prendre la parole dans le cadre de diverses revues et associations (créées, au début, par leurs prédécesseurs). Le décalage entre les générations provient essentiellement de la différence des systèmes éducatifs des régimes d'avant et d'après 1918 dont elles sont tour à tour le produit: les écrivains de la génération «de l'Union» ont fait leurs études dans les institutions d'enseignement tsaristes, tandis que leurs successeurs sont instruits dès le début dans l'École roumaine. Le conflit est entretenu en partie par les autorités roumaines dans la mesure où elles favorisent ouvertement les spécialistes scolarisés après 1918 et attribuent les difficultés d'intégration de la province aux pédagogues formés sous l'ancien régime. Les jeunes profitent alors de l'avantage de leur scolarité pour disqualifier leurs prédécesseurs et pour prendre légitimement la relève. Malgré la dureté du langage employé souvent par les jeunes à l'adresse des aînés, les confrontations entre les générations ne sont ni violentes, ni durables, grâce surtout à la propriété des anciens à assumer le discrédit de leur formation, en s'efforçant de le compenser par une loyauté irréprochable à l'égard du pouvoir en place. En revanche, la génération de 1930 tire parti, cette fois encore, de la légitimité plénière de son capital scolaire et pose aux autorités des revendications nettement plus incommodes d'autonomie régionale.

L'appartenance à une génération est fortement déterminante pour un écrivain bessarabien des années 1930. Cette caractéristique est corrélative à d'autres catégories distinctives. Faire partie du camp des «anciens» revient presque obligatoirement à être en même temps nationaliste (dans le sens non connoté péjorativement de l'époque), occidentaliste et traditionaliste sur le plan esthétique. Au contraire, être jeune implique les qualificatifs de régionaliste, autochtoniste et moderniste. L'appartenance générationnelle est d'autant plus forte pour les jeunes écrivains, qui se définissent par rapport et en opposition à leurs prédécesseurs.

La jeunesse devient un principe intégrateur pour les écrivains de la nouvelle génération de Bessarabie par rapport à leurs confrères du reste du pays. Malgré le régionalisme affiché de plus en plus fermement par les jeunes écrivains de Bessarabie, la référence capitale reste pour eux certains périodiques et cercles littéraires de l'Ancien Royaume. Ainsi, les jeunes collaborateurs de *Viața Basarabiei* se déclarent liés par une «parenté spirituelle» à la revue *Gândirea* de Iași. De même, *Bugeacul*, la revue des écrivains de la Bessarabie du Sud, prend comme modèle la revue bucarestoise *X-Y – revista tinerei generații*. Dans les deux cas, le critère essentiel de rapprochement et de solidarité, au-delà de la position idéologique ou géographique des revues, est l'appartenance à la même tranche d'âge: la «nouvelle génération».

La contradiction entre les profils idéologiques de la «nouvelle génération» des universités de Iași et de Bucarest, foncièrement conservatrice et nationaliste, et les jeunes régionalistes de Chișinău, jouant la carte d'un populisme de gauche, paraît aujourd'hui patente. L'affinité qui s'établit dans les années 1930 entre les deux mouvements démarrés par les jeunes intellectuels de l'Ancien Royaume et de Bessarabie, respectivement le nationalisme et le régionalisme, est déterminée davantage par l'extrémisme de la manifestation et du message de ces deux groupes que par leurs revendications politiques proprement dites. Les régionalistes bessarabiens n'échappent pas à la fascination de ce discours jusqu'au-boutiste et prétendument révolutionnaire, dont ils empruntent certaines stratégies rhétoriques et même des éléments constitu-

tifs. Le régionalisme des jeunes écrivains bessarabiens n'est, après tout, qu'une manifestation régionale du nationalisme roumain dont la légitimité semble à cette époque complète et définitive dans tous les segments de l'échiquier politique. Les «légionnaires» (les fascistes roumains) jouissent, d'ailleurs, dans les années 1930 d'une audience de plus en plus massive, en Bessarabie et dans le pays entier¹.

Dans le discours programmatique des jeunes écrivains bessarabiens, on retrouve pêle-mêle des bribes disparates de la *doxa* marxiste – la sympathie pour les classes dominées, la critique de l'élitisme culturel, etc. – qui a trouvé un sol propice dans la pensée de ces intellectuels de première génération et, en même temps, certains lieux communs véhiculés par les maîtres à pensée conservateurs et nationalistes des universités de Iași et de Bucarest, comme l'autochtonisme, le traditionalisme radical, le messianisme orthodoxe, etc.

Pour s'affirmer, les jeunes écrivains bessarabiens combinent l'infatuation juvénile et l'orgueil provincial. À partir de 1934, ils multiplient programmes et manifestes, pour proclamer la nécessité impérieuse du renouveau de la province. Seule la jeune génération, aiguillonnée par un chef charismatique issu de ses rangs, peut apporter le salut collectif, en mettant fin à l'hégémonie des autorités et des «anciens», également incompetents et corrompus, et en extrayant la province à la condition désastreuse dans laquelle ces derniers l'ont enferrée. En revanche, leur solidarité avec «le peuple» est totale et sans réserve. Au nom des gens simples – paysans et prolétariat urbain – les signataires des manifestes condamnent l'élitisme culturel et linguistique des cercles intellectuels de la capitale du pays et de la province. Ils appellent leurs congénères à descendre dans les villages et dans les bas quartiers des villes pour se mettre à l'écoute des humbles. Certains d'entre eux regrettent l'engouement des jeunes littérateurs de la province pour les formes d'expression empruntées aux avant-gardes occidentales, inaccessibles au peuple, et prescrivent une formule d'art sain et sincère, abreuvé aux sources de la tradition populaire. Au grand dam des progressistes de l'ancienne génération, les jeunes lettrés font l'apologie de l'esprit primitif et archaïque des paysans bessarabiens. De même, ils tournent ostensiblement le dos à l'Occident, phare des unionistes de l'«arrière-garde», et exaltent la mystique de souche orientale, profondément orthodoxe, du peuple bessarabien.

À mesure que les «jeunes» écrivains avancent dans l'âge et que le régime politique de Carol II prend une tournure de plus en plus nationaliste et autoritaire, les revendications sociales et autonomistes de ceux-ci s'éloignent progressivement de leur intransigeance initiale et se rapprochent par-là de la position – nettement plus modérée – de leurs précurseurs.

La génération sacrifiée

Les écrivains considérés pendant les années 1930 comme l'«ancienne génération», faisaient partie au tournant du siècle de la jeune génération d'intellectuels

¹ Sur la diffusion des idées ultra-nationalistes en Bessarabie pendant l'entre-deux-guerres, v. Viorica NICOLENCO, *Extrema dreaptă în Basarabia. 1923-1940*, Civitas, Chișinău, 1999 et Irina LIVEZEANU, «Generația de la 1922: de la mișcarea studențească la Garda de Fier», in IDEM, *Cultură și naționalism în România Mare. 1918-1930*, București, Humanitas, 1998, pp. 252-289.

autochtones, nationalistes et révolutionnaires. La conjoncture des révolutions russes de 1917 les a propulsés au rang de la nouvelle avant-garde intellectuelle et politique. En cette qualité, ils se sont emparés de l'administration de la province et, la configuration internationale aidant, ont réalisé l'unification de la Bessarabie avec la Grande Roumanie. Une fois leur rêve matérialisé, même au-delà de leurs espérances initiales, les unionistes se mettent au service des autorités roumaines pour pousser la province sur la voie de l'intégration culturelle dans le Pays. La Grande crise de 1929-1932 démolit pourtant maintes réalisations marquées par l'administration roumaine en Bessarabie sur le plan économique et culturel. Soucieuses de trouver un bouc émissaire aux insuccès des réformes appliquées durant les années 1920, les autorités s'attaquent plus fermement aux fonctionnaires et aux pédagogues formés pendant l'Empire tsariste. Les examens linguistiques, auxquels sont soumis les enseignants bessarabiens, se durcissent et deviennent des épreuves décisives pour la promotion ou, le plus souvent, pour l'épuration des candidats. Les épurations visent surtout les spécialistes «allogènes» ou connaissant faiblement la langue roumaine, ce qui n'est nullement le cas des écrivains «unionistes». Ces campagnes de disqualification dirigées contre les professionnels soupçonnés manquer de loyauté au pouvoir en place, en raison de leur formation non roumaine, sont pourtant de nature à remettre en question la légitimité des gens de lettres scolarisés avant 1918.

Le programme de l'intégration «spirituelle» des Bessarabiens dans la Grande Roumanie, poursuivi par les écrivains de la génération «de l'Union» pendant les années 1920, devient leur profession de foi à la fin de la Grande crise. Pour la réaliser, les priorités visées restent celles des années 1920: alphabétisation de la population, rééducation des spécialistes formés sous le tsarisme. Mais pour y parvenir, les moyens sont doublés et les délais sont urgentés. Tous les efforts des intellectuels sont concentrés sur le «renouveau» culturel de leur région afin de rattraper le niveau des autres provinces du Royaume. Un régionalisme – éminemment intégrateur – commence peu à peu à s'ériger en doctrine et en stratégie d'action. Un programme de mesures est établi en ce sens, comprenant, à côté des objectifs de la roumanisation de la population et de son intégration dans l'État national roumain, l'exploration de la région du point de vue historique, géographique, culturel et même «le dévoilement et la représentation de l'âme bessarabienne roumaine dans la nuit des temps et dans la splendeur de la lumière d'aujourd'hui»¹. Diverses revues, sociétés et associations, culturelles et cognitives, sont créées à cette fin, par l'effort partagé des intellectuels les plus marquants de la province.

Conscients pourtant du défaut dont leur projet est atteint à sa base même, puisqu'ils ont tous une éducation russe, et en même temps soucieux de mettre en branle un mouvement culturel autochtone, les écrivains «unionistes» s'investissent de plus en plus dans une entreprise censée agir à moyen et à long terme. Elle consiste notamment à veiller à l'éducation entièrement roumaine d'une nouvelle génération de gens de culture, en les conduisant à connaître et à aimer, en égale proportion, leur province natale et leur Grande patrie. Les jeunes écrivains devront prendre en mains l'œuvre commencée par les aînés, en y apportant des énergies fraîches et, fait essentiel, un esprit non altéré par une éducation étrangère à l'idéal de la roumanité.

¹ Pantelimon HALIPPA, «Cuvânt înaintă» (article programmatique du I^{er} numéro de la revue), in *VB*, ianuarie 1932, p. 2.

Dès le début des années 1930, les associations et les revues culturelles formées par les écrivains de 1918 accueillent régulièrement des jeunes collaborateurs, la plupart d'entre eux bacheliers récents ou étudiants. Au début, ce ne sont que des voix timides et assez impersonnelles. Mais elles commencent peu à peu à se raffermir et, en même temps, à communiquer entre elles. De cette manière, vers le milieu des années 1930, un groupe assez compact de jeunes gens à vellétés littéraires, originaires de différentes villes de Bessarabie, commence à se détacher des autres écrivains. Ce sont pour la plupart des poètes avec des prétentions modernistes, signant souvent des manifestes et des pamphlets insolents à l'adresse de leurs confrères plus âgés et, en plus, manifestant des idées subversives à l'égard des autorités. Les écrivains de l'ancienne génération se montrent surpris et quelque peu déçus de cette apparition saugrenue, pourtant tant attendue.

Malgré la virulence du langage employé souvent par les jeunes pour exprimer leur antipathie à l'égard des écrivains de l'«arrière-garde» – «il faut une action intense pour purger le jeune organisme [de la Bessarabie] de ses vieux excréments [...]»¹ –, un *modus vivendi* s'établit entre les deux générations, à la suite duquel un transfert d'autorité (d'abord administrative, puis symbolique) se produit de l'ancienne à la jeune génération. Désormais, la vie littéraire de Bessarabie est empreinte d'un nouvel ordre idéologique et esthétique, dominé par le régionalisme culturel et le modernisme.

L'attitude mêlée d'indulgence et de passivité manifestée par les «seniors» à l'égard des jeunes régionalistes ne provient pas seulement d'une carence de légitimité dont les premiers se sentiraient atteints. Elle reproduit en grande mesure le traitement dont les «anciens» ont bénéficié eux-mêmes pendant leur jeunesse de la part de leurs collègues aînés. Ainsi, en 1905, après avoir participé aux émeutes dans les villes de Russie, un certain nombre de jeunes écrivains bessarabiens reviennent à Chişinău et, pressés d'engager dans leur province une activité révolutionnaire, rejoignent un groupe d'intellectuels d'ancienne génération pour créer un journal en langue roumaine. Peu de temps après, les «anciens», aux vues politiques modérées, cèdent la direction du journal à leurs collègues plus jeunes et plus énergiques².

Jusqu'en 1937, plusieurs jeunes écrivains publient leurs premiers volumes et suscitent des chroniques favorables (quelques-unes venant d'autorités marquantes) dans le Pays et d'autres encore plus favorables dans la province. Cette année marque la reconnaissance des jeunes écrivains bessarabiens dans le milieu littéraire de la Capitale. D'autre part, pendant cette période la nouvelle génération des écrivains devient en Bessarabie une force motrice et une instance de consécration décisive. Un article de 1936 de *Viaţa Basarabiei*, signé par un écrivain appartenant à l'ancienne génération, fait le bilan de la «culture roumaine en Bessarabie» et constate avec satisfaction:

«...nous sommes entrés dans le couloir de ce moment historique lorsque le Roumain bessarabien, par sa nouvelle génération de jeunes gens, élevés, cultivés et trempés dans l'esprit autochtone du peuple dont ils proviennent, font irruption et s'efforcent par toutes les voies de conquérir une

¹ Nicolai COSTENCO, «Răspântii», in *VB*, septembre 1934, p. 59.

² V. Iurie COLESNIC, «Apostolul Unirii», préface à Pan. HALIPPA, *Publicistică*, Museum, Chişinău, 2001, p. IX.

place légitime au foyer de la culture et de la vie roumaine en général [...] J'ai l'impression sûre que la Bessarabie est entrée dans son heure d'éveil tant attendue»¹.

Deux générations en quête d'une tradition

Le «réveil» de la province suppose nécessairement la découverte et la valorisation d'une tradition culturelle locale, ainsi que l'attribution d'une place d'honneur dans le patrimoine national. Spécialiste reconnue en matière de «réveil» des consciences, l'intelligentsia littéraire de la province se charge également, à travers leurs créations, de conserver et de perpétuer un «héritage». La tâche ne manque pas de difficultés, ni d'équivoques: à la pluralité des traditions (locales/nationales, orales/écrites, etc.) auxquelles les écrivains provinciaux sont confrontés s'ajoute la différence d'appréhension selon l'appartenance ethnique, l'origine sociale ou l'âge de ces collectionneurs créateurs. Se revendiquer d'une tradition ou d'une autre devient pour les écrivains bessarabiens un critère de distinction esthétique, mais aussi, dans le contexte de l'affirmation du régionalisme, une véritable position idéologique. En raison de ses implications idéologiques, la référence à une tradition littéraire devient l'un des facteurs de séparation entre les jeunes et les anciens écrivains, en même temps qu'un élément symbolique qui favorise la cohésion et l'identification de chacun des deux groupes.

Les écrivains appartenant à la génération «de l'Union», formés dans les universités russes et militant depuis 1905 pour la libération nationale et sociale de leur province, ont adopté un modèle de culture roumaine qui n'est plus à l'ordre du jour dans les milieux cultivés roumains de l'entre-deux-guerres: la littérature nationale et nationaliste de 1848 ou, pour ce qui est des références plus récentes, le *sămănătorism*² populiste de la fin du XIX^e siècle. L'adoption inconditionnelle de ce que les écrivains de l'ancienne génération considèrent comme le patrimoine inébranlable de la culture roumaine dont ils ont été privés à l'époque tsariste s'accompagne d'un renoncement instinctif à leur propre éducation, familiale – constituée, entre autres éléments, de certaines traditions orales des villages bessarabiens dont ils sont originaires – et scolaire, précisément de la culture russe classique.

Les cercles littéraires de Bucarest accueillent ces écrivains bessarabiens avec condescendance. Eugen Lovinescu, l'un des critiques littéraires qui est aussi un directeur de conscience pour les jeunes écrivains modernistes de Bucarest, parlant de l'œuvre d'un écrivain bessarabien reconnu comme l'un des meilleurs poètes de la génération «de l'Union», exprime un point de vue que la plupart des écrivains de la Capitale partagent sans l'exprimer:

¹ Vladimir NEAGA, «Cultura românească în Basarabia. Aspecte actuale și perspective», in *VB*, mai-iunie 1936, p. 89.

² Le *sămănătorism* est un mouvement littéraire et idéologique qui apparaît en Roumanie à la fin du XIX^e siècle. Les adeptes du *sămănătorism* font l'éloge du paysan roumain, considéré comme un exemple de pureté morale et en même temps comme l'archétype de la nation roumaine. La littérature de ce type est dominée par des finalités didactiques et patriotiques. Elle élude les conflits entre les classes sociales et insiste sur le supposé antagonisme entre les représentants des divers groupes ethniques, v. Ion TIBA, *Univers rural în romanul românesc*, Știința, Chișinău, 2002, pp. 87-88.

«Monsieur Buzdugan¹ nous fait la surprise de [se présenter comme un] poète. On lui doit une sympathie anticipée; son inspiration vient du milieu de ténèbres que nous croyions irrévocables pour notre peuple d'au-delà du Prut [...] Une bonne partie de son vaste matériau poétique honore plus son sentiment patriotique, très vif avant même la guerre de libération, que sa réalisation artistique. C'est une noble poésie à caractère local, dans laquelle frémit l'amour pour la patrie, bordée comme valeur poétique entre la littérature populaire, Costache Stamati et Vasile Alecsandri. Cette poésie est pour nous vieille d'au moins cinquante ans, pour la Bessarabie elle marque pourtant une anticipation d'une moitié de siècle»².

Au fond, les littérateurs provinciaux des années 1920 sont des «arrière-gardistes» malgré eux, dans la mesure où ni l'éducation dont ils ont bénéficié à l'époque tsariste ni la littérature roumaine qu'ils ont prise comme modèle pour leurs œuvres ne leur permettent d'être au niveau des normes esthétiques et des attentes du public littéraire roumain de cette époque.

Plus à l'aise avec la langue et la culture roumaines, les jeunes écrivains de 1930 rejettent le modèle de littérature nationale réclamé par leurs prédécesseurs. Ils lui opposent d'abord un modèle de littérature sombre et défaitiste, inspiré de l'œuvre des poètes roumains Alexandru Macedonski et George Bacovia, qui adaptent au contexte de la culture roumaine les principes esthétiques des symbolistes français et des expressionnistes allemands. Mais, à mesure que leur credo régionaliste s'affermi, les jeunes penchent vers une esthétique plus traditionnelle, nourrie principalement du folklore local et de la poésie russe du XIX^e siècle.

Dans la seconde moitié des années 1930, la littérature de Bessarabie est donc traditionaliste par excellence, qu'il s'agisse de la jeune génération ou de l'ancienne. À l'opposé du traditionalisme timide de leurs prédécesseurs, les poètes de la nouvelle génération étalent pourtant une orgueilleuse attitude régionaliste. Si les «vieux» sont des traditionalistes faute d'avoir eu accès à la culture de la modernité, les «jeunes», plus familiarisés avec l'actualité de la culture roumaine, affichent tout leur mépris à l'égard de la préciosité des salons bucarestois et revendiquent, à l'inverse, une littérature rustre mais franche, presque conviviale, et un lyrisme jailli des profondeurs de l'«âme bessarabienne», nourri du mysticisme et de la mélancolie russes. Les «anciens» sont traditionalistes par défaut, les «jeunes» par défi. Le traditionalisme des «aînés» est taxé par les «cadets» de conformisme, alors que le traditionalisme des régionalistes s'affiche comme modernité non-conformiste.

Comme pour d'autres clivages sous-jacents à la division du milieu littéraire de Bessarabie entre l'ancienne et la jeune génération (en raison de l'éducation ou des convictions idéologiques de ses représentants), la différenciation des écrivains bessarabiens selon la tradition littéraire dont ils se réclament (traditionalistes «conservateurs»/traditionalistes «modernistes») n'est pas une séparation tranchante et irrévocable, comme elle peut le faire croire à un niveau local, mais elle recoupe d'autres catégories complémentaires. Ainsi, pendant leur phase «traditionaliste» de la seconde moitié des années 1930, les jeunes écrivains ne font que récupérer la

¹ Ion Buzdugan, comme la plupart des représentants de l'ancienne génération des écrivains bessarabiens, est aussi un homme politique.

² Eugen LOVINESCU, «Un poet basarabeian», in *Sburătorul*, no. 9, 1920, p. 129, cité par Alexandru BURLACU, *Tentația sincronizării. Eseu despre literatura română din Basarabia, anii 20-30*, Augusta, Timișoara, 2002, p. 36.

tradition héritée, mais refoulée, par leurs prédécesseurs à l'époque de leur jeunesse, à savoir la tradition folklorique de Bessarabie et la littérature russe classique. Les «anciens» reprennent, pour leur part, certaines idées régionalistes et autochtonistes défendues par les jeunes, en mettant ainsi à jour de façon détournée les conditions d'unification auxquelles ils ont fini trop tôt par renoncer en 1918¹.

Missions éthiques, engagements esthétiques

Les rapports des écrivains bessarabiens à la politique ne sont pas neutres. Entre jeunes et anciens, les rôles sont nettement partagés. La politique est l'occupation de base de la plupart des écrivains «de l'Union»: ils sont membres de partis, députés, voire ministres. En revanche, pour les écrivains de la jeune génération, l'accès aux affaires publiques est réservé tout au plus à des attitudes de contestation qui excèdent rarement le domaine de la culture.

Jeunes ou anciens, les littérateurs bessarabiens se sentent pourtant également porteurs d'une mission à accomplir à l'égard du peuple et de la province d'où ils tirent leur origine. Comme leurs congénères du Royaume, les jeunes écrivains de Bessarabie conjuguent «aventure, expérience individuelle et mission collective»² dans le projet annoncé de susciter le «réveil» et, par-là, l'autonomisation culturelle de la province. Les anciens, pour leur part, œuvrent avec abnégation à la «renaissance» de la région, afin d'en faciliter l'unification spirituelle avec la «Mère-Patrie». Pour atteindre leurs idéaux civiques – complémentaires en dernière instance – les écrivains mettent en jeu, en proportions variées, la ressource qui est leur atout face aux autres actants politiques: le talent littéraire. Mais ainsi ils risquent de compromettre, aux yeux des arbitres de la «pureté esthétique» de la Capitale, leur propre légitimité. Le défi que les littérateurs militants doivent affronter consiste à réaliser leur mission politique sans pour autant perdre la crédibilité sur le plan esthétique. La mise s'avère double et d'autant plus difficile à gagner. Pour y arriver, les représentants des deux générations adoptent des stratégies qu'ils accordent à leurs moyens et à leurs buts immédiats et à long terme.

Pour les écrivains «de l'Union», les préoccupations patriotiques vont toujours de pair avec les goûts esthétiques: ils sont poètes dans la politique, en même temps qu'ils sont citoyens dans leur poésie. À l'époque où la société roumaine tend de toutes ses forces à occuper sa place dans la modernité, les poètes patriotes de Bessarabie restent des marginaux en politique comme en littérature. Le credo

¹ En mars 1918, le Conseil du Pays (*Sfatul Țării*, le Parlement de la province de Bessarabie, devenue en 1917 République Démocratique Moldave) vote l'union avec la Roumanie, en avançant au gouvernement roumain une série de conditions (principalement, le vote universel, l'expropriation des grands propriétaires terriens ainsi qu'une large autonomie administrative de la province). Le gouvernement roumain refuse de donner cours à la demande du Parlement bessarabien, considérant ces conditions comme dangereuses pour l'administration du pays et, pour cette raison, comme inacceptables. Pressés par l'approche des troupes russes, les parlementaires bessarabiens renoncent aux conditions initiales et, le 27 novembre 1918, votent l'unification inconditionnée avec la «Mère-Patrie», v. Gheorghe NEGRU, *Țarismul și mișcarea națională a românilor din Basarabia*, Prut International, Chișinău, 2000, pp. 106-114.

² Catherine DURANDIN, se référant à la jeune génération des intellectuels roumains des années 1930, *L'Histoire des Roumains*, Arthème Fayard, Paris, 1995, p. 275.

éthico-esthétique des écrivains de l'ancienne génération est jugé anachronique tant par les intellectuels raffinés de la Capitale que par la jeunesse littéraire de Chişinău. Dépréciés par les uns et par les autres, les écrivains de l'ancienne génération restent néanmoins fidèles à leurs anciennes conceptions de la «bonne littérature», où la modernité esthétique est sacrifiée au nom de leur mission de salut collectif.

En avril 1933, une chronique de *Viaţa Basarabiei* portant sur le poète bessarabien Ion Buzdugan est signée par un écrivain appartenant à la génération intermédiaire (scolarisé sous le tsarisme mais ayant fait après 1918 des études supérieures à une université roumaine). Elle fait preuve de la mise en question de la légitimité littéraire d'une œuvre poétique à caractère «patriotique».

«La poésie patriotique n'est plus appréciée parmi les créations supérieures. Les poètes qui s'inspirent du domaine du patriotisme sont considérés comme des écrivains mineurs. Les critiques actuels ne s'y arrêtent même pas, du moins pour souligner les défauts de ce genre de productions. Monsieur Buzdugan a souffert lui-aussi [comme d'autres écrivains patriotes] de cette exclusion»¹.

Il est pourtant intéressant que «ce genre de productions», quand il est pratiqué en Bessarabie, est souvent salué et encouragé par de nombreux écrivains roumains, parfois reconnus dans le milieu littéraire du Royaume comme des modernistes irréductibles. Ainsi, une anthologie de poésie bessarabienne paraît à Bucarest, recueillie par Ion Pillat, l'une des figures marquantes du mouvement d'orientation symboliste en Roumanie. Elle est accueillie avec beaucoup de réserves par les jeunes poètes de Chişinău, qui lui déplorent le manque de sérieux et d'objectivité manifesté dans la sélection des œuvres.

«À côté de poèmes débordant d'„amour pour la patrie, la langue et le terroir“, Monsieur Ion Pillat, qui est pourtant un esthète, a hésité de placer les œuvres de loin supérieures de nos jeunes poètes»².

Les écrivains roumains expriment indulgence et encouragent un genre de littérature qui, à Bucarest, est considéré comme suranné depuis une moitié de siècle. C'est qu'ils voient la nécessité de créer et de propager un sentiment de patriotisme dans une province soupçonnée d'en manquer.

Les écrivains bessarabiens de l'ancienne génération s'en tiennent au modèle de littérature qui, pendant leur première jeunesse, les a inspirés, clandestinement, dans leurs aspirations nationales: le *sămănătorism*. Cette littérature rassemble tous les lieux communs de la littérature ruralisante du XIX^e siècle. Mis à l'écart des influences néfastes venues de la ville et de l'étranger, le paysan y apparaît comme un modèle de conduite morale, voire comme la quintessence de l'être national³. L'attitude des jeunes à l'égard de l'héritage *sămănătorist* valorisé par leurs prédécesseurs est contradictoire. Ils le repoussent fermement au nom de la modernité littéraire et en même temps, en tant que régionalistes, ils en récupèrent certains principes comme l'autochtonisme ou l'apologie de la culture rurale.

Une autre idée force que les poètes de la jeune génération retiennent du catéchisme *sămănătorist* est la pureté morale des paysans et des provinciaux, qu'ils opposent aux mœurs corrompues des intellectuels de la Capitale. Ainsi, en 1939, avec

¹ Nicolae TANE, «Poetul Ion Buzdugan», in *VB*, aprilie-mai 1933, p. 186.

² Rafail RADIANA (Nicolai COSTENCO), «Poezi basarabeni», in *VB*, septembrie 1936, p. 100.

³ V. Ion TIBA, *Univers rural...* cit., pp. 87-88.

un retard de plusieurs années, mais dans un contexte de remise en cause générale de l'ordre moral de la société roumaine par un gouvernement de plus en plus conservateur, le chef de file des jeunes régionalistes bessarabiens s'allie à la campagne déclenchée par Nicolae Iorga, ancien fondateur du *sămănătorism*, contre la pornographie en littérature. À défaut d'écrivains locaux exerçant ce type d'écriture, le régionaliste s'en prend à tous les penchants «individualistes» auxquels certains littérateurs (bessarabiens ou roumains?) s'adonnent jusqu'à la morbidité à l'encontre de la saine tradition des classiques, de la richesse de la langue établie par l'Académie et, enfin, du bon sens élémentaire du public¹.

«Soufflez la poussière des chroniques et faites renaître les vertus des vieilles gens d'antan dans l'âme de la jeunesse d'aujourd'hui»² – telle est la directive que la revue *Sămănătorul* donne à la fin du XIX^e siècle à ses adeptes. Au milieu des années 1930, les vétérans de la littérature bessarabienne en font une véritable profession de foi. Dès le premier numéro de *Viața Basarabiei*, les rédacteurs de la revue se proposent, en usant d'une métaphore agricole, de «défricher le passé de la broussaille de l'esclavage, qui persiste encore considérablement en Bessarabie»³. En effet, la principale revue de Bessarabie publiée régulièrement, pendant toute la durée de sa parution (1932-1944), des articles historiques et des documents (auto)biographiques signés généralement par des écrivains et intellectuels de l'ancienne génération. Comme la plupart des matériaux historiques se réfèrent à l'époque tsariste, le dessein poursuivi par les historiographes de *Viața Basarabiei* obéit à une double logique. Il s'agit de dévoiler les faits de résistance des intellectuels bessarabiens à la russification imposée par le gouvernement tsariste, démontrant ainsi la continuité de l'appartenance de la Bessarabie à la roumanité, et de mettre en valeur la contribution personnelle et ancienne des chroniqueurs à la perpétuation de la culture roumaine dans leur province.

Dépourvus d'un passé très lointain, les écrivains de la jeune génération se soucient davantage du présent et surtout de l'avenir. Pour eux, les forces les plus réactionnaires viennent du passé et notamment de ceux qui l'incarnent: les «vieux». Les articles-programmes signés par les jeunes font régulièrement l'apologie de la nouvelle génération au nom de l'avenir que celle-ci est vouée ériger par-dessus les ruines laissées par les intellectuels de l'arrière-garde et les administrations précédentes. La représentation que ces manifestes projettent sur l'écran du futur est empruntée vaguement aux utopies socialistes du XIX^e siècle: égalité sociale, humanitarisme, triomphe des valeurs non matérialistes. Pour y arriver, un nouvel homme, issu de la génération non altérée par l'esprit des vaincus, inspiré tout autant d'un héros de Gorki que du surhomme nietzschéen, emmènera le peuple fourvoyé dans les ténèbres de l'ignorance vers un monde enfin libre. Au demeurant, peu importe comment sera cette époque qui s'annonce à l'horizon. «Peut-être que ce sera un nouveau Moyen Âge. Peut-être une nouvelle spiritualité»⁴. Le passage au nouveau monde ne se réalisera pas par des réformes graduelles mais par un renversement

¹ Rafail RADIANA (Nicolai COSTENCO), «O revistă de sănătoase tradiții: *Cuget Clar*», in *VB*, februarie-martie 1939, pp. 68-87.

² D'après Vasile LUȚCAN, «*Păstori de timpuri*, poeme de Ion Buzdugan», in *VB*, iulie-august 1937, p. 137.

³ Pantelimon HALIPPA, «Cuvânt înainte», cit., p. 3.

⁴ George MENIUC, «Vladimir Cavarnali: *Răsadul verde al inimii, stelele de sus îl plouă. Poezii*, Bolgrad, 1939», in *VB*, mai 1939, p. 75.

violent, voire par une révolution¹. Les écrivains de la nouvelle génération sont des révolutionnaires qui compensent le passage à l'acte par des œuvres prémonitoires. À la fin des années 1930, les jeunes écrivains multiplient aussi leurs prophéties. En juin 1940, le temps vient de donner corps à ce que, encore très récemment, n'était qu'inspiration.

Avec l'arrivée des Soviétiques, les contradictions d'ordre idéologique qui séparent les jeunes écrivains des anciens tout au long des années 1930 deviennent des raisons décisives pour une rupture sans retour. Les jeunes décident de rester en Bessarabie et de collaborer avec le régime soviétique au nom de leurs convictions régionalistes et socialistes, tandis que les anciens quittent leur province natale pour se réfugier dans la Grande patrie. Ceux qui naguère étaient des opposants volontaires par rapport à une cause tout de même commune, deviennent après 1940 des adversaires politiques irréconciliables. La guerre les oblige, jeunes et anciens, à mobiliser leurs plumes au service de mots d'ordre désormais antagonistes.

Jeunes et anciens : des parcours croisés

Le «conflit» entre jeunes et anciens écrivains révèle en Bessarabie, dans les années 1930, des disparités qui dépassent de loin l'appartenance générationnelle. Pères et fils appartiennent à ce moment à des générations représentant, l'une pour l'autre, des mondes opposés. Les anciens, attachés malgré eux à un passé de plus en plus encombrant pour l'actualité, et les jeunes, se projetant dans un avenir qu'ils veulent forger selon leur propre image, croisent pourtant leurs parcours dans ce présent des années 1930, en conflit entre une tradition inachevée et une modernité en dérive.

À la fin de 1933, Pantelimon Halippa (connu surtout comme Pan. Halippa), personnalité très influente en Bessarabie dans le domaine de la culture et dans la sphère politique, invite son neveu, Nicolai Costenco, un jeune homme à velléités littéraires, à collaborer à la revue *Viața Basarabiei* qu'il dirige depuis plus d'un an. La rencontre de ces deux littérateurs – un ancien et un jeune – s'avère un événement fondateur pour l'évolution ultérieure de chacun d'entre eux, en donnant lieu à une entreprise qui marque profondément la vie littéraire en Bessarabie dans les années 1930. Pendant cette période, Pan. Halippa devient sans conteste le représentant «numéro un» de la génération dite «de l'Union». Nicolai Costenco, pour sa part, s'impose à la même époque comme le chef de file des jeunes écrivains à prétentions «régionalistes». Enfin, la revue *Viața Basarabiei*, à la direction de laquelle les deux écrivains participent, sera unanimement reconnue comme la revue culturelle la plus importante de la province.

Par le type des relations qu'ils entretiennent, Pan. Halippa et Nicolai Costenco donnent souvent le ton aux rapports généraux entre les représentants des deux groupes d'âge dont ils ressortissent. Aussi deviennent-ils les chefs de file des deux générations dans la mesure où leurs congénères reconnaissent leurs parcours comme représentatifs et exemplaires de leurs propres carrières.

En examinant les trajectoires de ces écrivains – là où elles recoupent les parcours de leurs pairs générationnels – on aperçoit les grands événements constitutifs

¹ Je résume ici l'une des idées esquissées dans un article programmatique signé par Vasile LUȚCAN, «Ideologii basarabene», in *VB*, decembrie 1934, p. 7.

des deux groupes, de même que les raisons communes qui ont déterminé les écrivains à agir «collectivement» dans des moments cruciaux de l'histoire. En même temps, les particularités biographiques des écrivains peuvent expliquer les comportements «non-représentatifs», voire «paradoxaux», de ceux-ci en certaines circonstances contraignantes.

La biographie de Pantelimon Halippa représente dans ses traits essentiels la carrière «type» d'un écrivain bessarabien rattaché dans les années 1930 à l'ancienne génération. Né et éduqué en 1883 au sein d'une famille assez cultivée (du moins du côté du père) de clercs de village, le très jeune Pantelimon est poussé – le bien-être et le modèle familial de réussite aidant – à faire de bonnes études. Il parcourt tous les échelons institutionnels nécessaires pour y parvenir: école paroissiale, séminaire orthodoxe et, enfin, université dans l'une des villes de l'Empire tsariste. Chacune des étapes dans la formation du futur écrivain correspond en même temps à une ouverture progressive de son lieu de résidence, du village à une petite ville, de la ville à la capitale de la province et, enfin, de cette dernière à un centre universitaire important de l'Empire russe. Le déplacement de l'élève Pan. Halippa à Chişinău pour suivre l'enseignement d'un lycée, donne déjà lieu à une mobilité significative par rapport à son milieu d'origine. Ce sont pourtant les études universitaires qui imposent une rupture décisive dans le parcours de l'intellectuel bessarabien en cours de formation. À la vie provinciale et profondément patriarcale du village d'origine, et par bien des égards de Chişinău même, est substituée l'atmosphère plus aérée d'un centre universitaire et culturel de l'Empire: Dorpat (Tartu). L'université fonctionne aussi comme un lieu de rencontre et d'échange entre étudiants issus de la province natale et de diverses régions de l'Empire russe. Par ce biais, l'étudiant bessarabien s'imprègne d'idées et de modèles d'action révolutionnaires et nationalistes, véhiculés par ses collègues mieux organisés des provinces baltes ou venant de villes «centrales» de l'Empire. La révolution de 1905, préparée en large mesure par les mouvements socialistes des universités russes, est durement réprimée par les autorités. Mais elle provoque, pour une brève période, une légère libéralisation du régime tsariste, notamment par rapport aux classes sociales défavorisées (principalement, les paysans) et aux populations «allogènes» (c'est-à-dire les autochtones des colonies). Forcé d'interrompre ses études, le jeune intellectuel rentre en Bessarabie et, à côté de ses anciens compagnons d'université, participe à un mouvement de démocratisation de la vie de sa province. Il fonde à cet effet, avec ses camarades, une revue et un journal en langue roumaine, les deux plaidant pour la libération sociale et nationale de la population rurale – donc, autochtone – de la province. Les périodiques se voient pourtant aussitôt interdits par les autorités tsaristes pour activité subversive, et ses rédacteurs sont contraints à se réfugier à Iaşi, ancienne capitale de la principauté moldave, où ils forment un groupe de pression pour défendre la cause «bessarabienne». L'ancien étudiant bessarabien profite alors de cet exil bénin pour continuer ses études sur un sujet tout à fait absent dans les cursus qu'il a suivis pendant sa formation: la langue et la littérature roumaine. À Iaşi, il a aussi l'occasion de s'exercer comme journaliste, en apportant de petites contributions à une revue culturelle qui accueille divers jeunes intellectuels militants d'origine bessarabienne. Enrichi de ces nouvelles acquisitions, Pan. Halippa retourne dans sa province et reprend son activité journalistique, redoublée d'une vive signification politique. Les mouvements révolutionnaires de 1917 dans le centre de l'Empire encouragent les tendances autonomistes dans les périphéries et leur confèrent une envergure politique plus étendue. Dans

la foulée des révolutions en Russie, le publiciste révolutionnaire rejoint ses camarades dans une lutte ouverte contre l'autocratie tsariste et pour l'indépendance de la province. Une fois le pouvoir tsariste renversé, Pan. Halippa se retrouve parmi les dirigeants du nouveau gouvernement de la province, devenue République Démocratique Moldave. La Russie et l'Ukraine manifestent pourtant un expansionnisme croissant par rapport à la jeune république. Le contexte de réaménagement des frontières de l'après-guerre favorise alors l'idée d'une unification de la Bessarabie avec la Roumanie. L'écrivain engagé prononce un discours dans le Parlement local et persuade l'auditoire de la nécessité de l'intégration de la République moldave à la Patrie, pour éviter le risque d'une nouvelle annexion de la Bessarabie lors d'une éventuelle reconstitution de l'Empire russe. Avec la création de la Grande Roumanie, Pan. Halippa se consacre pleinement à l'activité politique; il occupe successivement des postes de haute responsabilité dans plusieurs gouvernements du Pays. Sa préoccupation centrale continue d'être le développement de sa province natale dont il est le porte-parole invétéré, tant par ses discours publics que par ses créations poétiques. Pour contribuer directement au réveil culturel de la province, Pan. Halippa fonde en 1932 la revue de littérature et de culture générale *Viața Basarabiei*¹, revenant ainsi à son expérience journalistique antérieure à l'Union. Décidé à rafraîchir la rédaction de la revue sur le plan des ressources humaines et, partant, du contenu textuel, il accueille en 1934 plusieurs jeunes collaborateurs. Ses relations (comme celles de ses congénères) avec les jeunes n'échappent pas à certaines tensions et pourtant, quelque temps après, il leur cède l'administration effective de la revue. En 1940, l'URSS occupe la Bessarabie. Pan. Halippa quitte à nouveau sa province natale et se réfugie à Bucarest où il continue l'édition de *Viața Basarabiei* sur une plate-forme idéologique nettement antisoviétique. Une fois la guerre finie avec la victoire de l'Union soviétique et de ses alliés, un pouvoir pro-soviétique s'installe à Bucarest. Dès lors, ses activités journalistique et politique sont fortement contraintes et, pour cette raison, rares. Les autorités ne lui pardonnent pas l'engagement «bourgeois» et «nationaliste» dont Pan. Halippa a fait preuve jusqu'en 1944: en 1950, il est arrêté et emprisonné d'abord en Roumanie, puis en Union soviétique, et encore en Roumanie. En 1957, Halippa est enfin libéré et partiellement réhabilité. Il passe le reste de sa vie au sein de sa famille, isolé de la vie sociale et politique.

La carrière de Nicolai Costenco est, elle aussi, représentative à bien des égards des parcours des écrivains de la «nouvelle génération» des années 1930. Né en 1913 à Chișinău, Nicolai Costenco connaît pourtant bien la vie à la campagne où il passe une partie de son enfance, dans le village de ses grands-parents maternels. «Féru de lecture et d'écriture», son père lui offre un exemple à suivre et en même temps, puisque ses velléités littéraires n'atteindront jamais la reconnaissance, un modèle négatif. En fait, la présence paternelle dans sa vie n'est que passagère. Originaire de Russie, le père quitte sa famille au lendemain de l'unification de la Bessarabie avec la Roumanie pour rejoindre sa patrie, agitée à cette époque par de grands mouvements sociaux et politiques. Durant sa scolarisation, sa mère lui prête son nom de jeune fille, à sonorité plus roumaine, en escamotant auprès des administrateurs de l'école l'origine «russe» de son fils, visible dans son patronyme: Costenco

¹ Le titre fait implicitement référence à *Basarabia*, le périodique que Pan. Halippa dirige en 1906-1907, à Chișinău, et à *Viața Românească*, la revue de Iași à laquelle il collabore entre 1908 et 1913.

(Kostenko). Le stigmat initial de son ascendance sera néanmoins récupéré et même valorisé pendant sa jeunesse «régionaliste», en tant qu'élément constitutif de l'identité bessarabienne. En quelques années, un avocat, Teodor Păduraru, personne puissante dans son milieu professionnel et proche parent de Pan. Halippa, épouse sa mère. L'avocat contribuera considérablement à la formation et à la promotion de son beau-fils. Le lycée le plus prestigieux de Chişinău, où Nicolai Costenco fait ses études, l'encourage aussi dans ses débuts littéraires: comme ses camarades de génération, il publie ses premiers essais poétiques dans la revue littéraire du lycée. Après avoir obtenu le baccalauréat, Nicolai Costenco est stimulé par sa famille à fréquenter les cours de la faculté de droit à l'université de Iaşi. La carrière de juriste ne l'attire pourtant guère: il abandonne les études universitaires après la troisième année. En 1933, de retour à Chişinău, il est invité à collaborer au collège de rédaction de la revue *Viaţa Basarabiei*, où son beau-père est directeur administratif. Grâce à son tempérament énergique et surtout à sa situation privilégiée au sein de la rédaction de *Viaţa Basarabiei*, Nicolai Costenco impose aussitôt son emprise sur les autres collaborateurs, y compris ses aînés, et reçoit les responsabilités de rédacteur en chef de la revue. Sa prééminence sur les autres jeunes écrivains croît à mesure que s'affirme le prestige de la revue à la direction de laquelle il participe. L'ardeur avec laquelle il reprend et valorise les tendances dominantes de la nouvelle génération – modernité esthétique et régionalisme culturel – lui confirme son autorité auprès des jeunes écrivains. En 1940, alors que Nicolai Costenco atteint sa plus haute reconnaissance dans le milieu littéraire de Chişinău – il est élu secrétaire de la Société des écrivains bessarabiens – l'Union soviétique occupe la Bessarabie. À côté de ses pairs, Costenco persiste dans sa dévotion pour sa région natale, quitte de collaborer avec les nouvelles autorités. La direction de l'Union des écrivains moldaves soviétiques (UEM), dont il devient membre cette même année, ne reconnaît pas ses aptitudes organisatrices. Plusieurs membres influents de la l'UEM (la plupart d'origine transnistrienne) dénoncent, au sein de la cellule du parti, ses «penchants de domination non conformes à l'esprit bolchevique», de même que son engagement «nationaliste» dans le cadre de la revue «bourgeoise» *Viaţa Basarabiei*. À la suite d'une enquête entamée par les agents du NKVD (l'ancien KGB), Nicolai Costenco est condamné pour «activité antisoviétique» et «propagande nationaliste» et envoyé dans un camp de travail en Sibérie pour une durée de 7 ans. À l'expiration de ce terme, son cas continuant d'être jugé dangereux pour la société soviétique, il est exilé dans la région de Krasnoïarsk jusqu'à ce que, en 1956, le Parquet général de la République moldave lui délivre un acte de réhabilitation. Rentré en Moldavie, Nicolai Costenco est réintégré dans l'UEM, et bénéficie, tardivement, des droits et des privilèges que cette institution offre à ses membres les plus loyaux. Il ne fait pas défaut à la confiance que l'État et l'UEM lui accordent: son adhésion aux préceptes du réalisme socialiste et du marxisme-léninisme sera désormais complète et sans réserves. Dès lors, Nicolai Costenco commence une vie nouvelle, sur les décombres – «oubliés» par un accord tacite avec ses anciens témoins et complices – de sa vie passée. La perestroïka, avec les changements de plus en plus radicaux qu'elle entraîne, menant jusqu'à l'écroulement du système soviétique et de l'idée même du communisme, l'écarte, une fois encore, de la vie publique. Il est pourtant réhabilité, là encore, comme un promoteur actif de la culture roumaine bessarabienne pendant l'entre-deux-guerres et comme un martyr du stalinisme. Désormais, on «oublie» son engagement pourtant zélé et durable au nom des idéaux communistes. Comme ses anciens collègues de

l'Union des écrivains, les visiteurs – peu nombreux – qu'il accepte avant sa mort le retrouvent isolé et désespéré, incapable de mettre de l'ordre dans sa vie, dans ses vies.

À la comparaison, ces deux parcours, l'un appartenant à un «ancien» et l'autre à un «jeune», semblent en fait assez similaires. Les deux écrivains passent leur jeunesse sous un régime qu'ils jugent oppresseur de la population autochtone. Ils s'engagent activement pour rétablir la justice sociale et, pour mieux y parvenir, n'hésitent pas à mettre à contribution leurs aptitudes littéraires. L'instauration d'un régime de type communiste, en Bessarabie comme en Roumanie, leur est également défavorable: les deux écrivains expient leurs «fautes» politiques commises sous le régime précédent par la réclusion dans un camp de travail. Nicolai Costenco finit néanmoins par s'adapter aux exigences du pouvoir soviétique, en acceptant les avantages que celui-ci lui offre pour sa loyauté. De même, une fois l'unification de la Bessarabie et de la Roumanie accomplie, Pan. Halippa prend place dans les échelons supérieurs du pouvoir. Enfin, l'«aîné» comme le «jeune» passent les dernières années de leur vie à l'écart de la vie publique, incapables de faire le bilan sans éprouver remords et détresses.

Dans les années 1930, à l'époque où le conflit générationnel atteint son plus haut niveau, les représentants des deux générations perçoivent pourtant les parcours sociaux de leurs «opposants» respectifs comme complètement antagoniques. Pour comprendre cet antagonisme social dans ses dimensions objectives, il faut révéler les catégories inhérentes à chacune des générations, catégories qui constituent, au-delà de la différence d'âge proprement dite, les enjeux réels de ce «conflit».

Plusieurs caractéristiques sociales définissent la particularité des deux groupes d'écrivains, les «jeunes» et les «anciens», confrontés dans le contexte social et historique de la Bessarabie des années 1930. Les réformes économiques, ainsi que l'élargissement et la démocratisation du système scolaire en Bessarabie roumaine, favorisent l'intense urbanisation d'une population généralement marginalisée sous l'ancien régime. Ce processus entraîne la formation d'une classe moyenne et, au terme d'une génération, d'une nouvelle intelligentsia d'origine populaire. À la différence des écrivains de la génération «de l'Union», originaires exclusivement de la noblesse ou du clergé de village, les écrivains de la nouvelle génération des années 1930 proviennent de cette «classe moyenne» hétérogène, mi-rurale mi-urbaine.

Si pour les écrivains «unionistes», la bonne éducation est presque une tradition familiale, les bacheliers bessarabiens des années 1930 effectuent un saut d'autant plus important par rapport à leur milieu d'origine que l'enseignement dont ils bénéficient dans les lycées roumains de la province, réputé être de très haute qualité, contraste visiblement avec l'instruction sommaire et en langue russe reçue par leurs parents et, surtout, avec l'absence totale d'éducation scolaire de leurs grands-parents.

Un autre critère déterminant pour l'identité de chacun des deux groupes d'écrivains est l'origine ethnique de leurs membres. Malgré l'instruction russe qu'ils ont acquise à l'école, les écrivains qui en 1918 accomplissent l'union de la Bessarabie avec la Roumanie proviennent de familles d'origine entièrement autochtone (roumanophone), les seuls foyers qui pouvaient cultiver un certain nationalisme local. En revanche, les écrivains de la génération «régionaliste» sont issus le plus souvent de couples d'origine ethnique diverse, phénomène courant dans les villes de Bessarabie, où affluent de nombreux paysans en quête d'un travail mieux rétribué.

L'enseignement en langue roumaine étant directement lié, pendant l'entre-deux-guerres, à la réussite sociale, les familles allogènes (ou mixtes) et souvent allophones inscrivent leurs enfants dans des écoles roumaines. Pour cette raison, les jeunes écrivains des années 1930 ont appris le russe en famille mais ont fait leurs études scolaires en roumain, alors que les écrivains «de l'Union» ont reçu une éducation familiale roumanophone et une instruction russe à l'école. Dans le contexte de la politique de «roumanisation» menée en Bessarabie dans les années 1920-1930, l'équilibre entre origine ethnique (qui favorise l'ancienne génération sur la nouvelle) et capital scolaire (en raison duquel les «aînés» sont disqualifiés au profit des «jeunes») pèse beaucoup dans la dynamique des rapports entre les deux générations, d'une part, et entre les représentants des deux groupes d'écrivains à l'égard de l'administration roumaine, d'autre part.

Le conflit entre la jeune génération et l'ancienne peut être interprété à l'aide du schéma «œdipien». Séparés physiquement de l'un de leurs parents naturels (l'absence du père ou de la mère est un trait quasi généralisé de la «nouvelle génération»), les jeunes écrivains des années 1930 projettent sur leurs aînés les attentes et les frustrations qui, dans leur imaginaire individuel, ont trait au géniteur absent. D'ailleurs, les deux principaux collaborateurs de la «nouvelle génération» du collège de rédaction de la revue *Viața Basarabiei*, Nicolai Costenco et Vasile Luțcan, sont liés au directeur et à l'administrateur de la revue, Pan. Halippa et Teodor Păduraru – représentants de l'ancienne génération –, par des rapports directs de parenté. Dans ce cas, la dimension sociale et historique renforce un traumatisme personnel. Or, dans le saut culturel que les jeunes ont fait par rapport à leur famille, l'abandon de leur filiation est également symbolique. Du moins dans un premier temps, ils veulent se débarrasser de l'héritage paternel, jugé désuet et non conforme au nouveau mode de vie qu'ils ont embrassé par l'instruction et l'habitat. En revanche, par l'apologie des «racines» et du «terroir», le régionalisme s'avère aussi une forme – tardive – de reprise en compte de l'histoire personnelle et en même temps une revalorisation de l'éducation «oubliée» par les écrivains aînés eux-mêmes, à savoir la culture russe et le folklore bessarabien.

De Viața Basarabiei à la Société des écrivains bessarabiens : l'institutionnalisation de la littérature bessarabienne

De 1932 jusqu'à l'année cruciale de 1940, les rédacteurs de la revue *Viața Basarabiei* ont essayé d'imposer la suprématie de «la revue des Bessarabiens» sur les autres revues littéraires de la province. En regroupant les écrivains les plus prestigieux et les plus prometteurs, le collège de rédaction de *Viața Basarabiei* cherche à canaliser et à consolider le milieu littéraire de Bessarabie, jusque-là très dispersé et fortement dépendant de Bucarest.

L'évolution de la revue *Viața Basarabiei* est révélatrice de la dynamique des forces et des valeurs du milieu littéraire de Bessarabie en général. Durant les années 1930, la revue de Chișinău est animée par un conflit latent – qui se manifeste ouvertement par périodes – entre deux tendances antinomiques, à savoir d'un côté le traditionalisme et le nationalisme des écrivains de l'«ancienne génération» et, de l'autre, les prétentions modernistes et régionalistes des «jeunes» rédacteurs.

Les rapports entre les jeunes et les anciens rédacteurs de *Viața Basarabiei* recouvrent toute une gamme de relations allant du conflit verbal ouvert jusqu'à l'admiration, en passant par le non dit de l'émulation et de la complicité. Or, ces collaborateurs de l'ancienne et de la nouvelle génération sont liés entre eux, au-delà des relais institutionnels, par des rapports de parenté de différents degrés. Les relations entre eux sont donc déterminées par une dépendance réciproque de type familial. Ainsi, Teodor Păduraru, le directeur administratif et le financeur principal de la revue *Viața Basarabiei*, est le beau-père de Nicolai Costenco, le jeune collaborateur qui, à partir de la fin de l'année 1934, devient le rédacteur en chef du périodique. De même, Pan Halippa, le fondateur et le directeur de la revue, est l'oncle maternel de Vasile Luțcan, l'autre jeune collaborateur de la rédaction qui remplit aussi, à partir de 1935, la fonction de rédacteur en chef adjoint. Le directeur de la revue est l'oncle maternel du directeur administratif, en même temps que le rédacteur en chef est le neveu du rédacteur en chef adjoint, du côté de son beau-père. Ces derniers sont liés également d'une amitié solide et durable.

Les relations de type parental n'excluent pas d'emblée la possibilité de rapports rationnels entre les membres du collège rédactionnel. Les tensions entre les deux générations de collaborateurs débouchent périodiquement sur des négociations des principes d'action et, par-là, sur un partage des rôles dans l'organisation de la revue. Ainsi, la «spécialité» des «anciens» consiste en général à préparer l'éditorial, les textes à caractère historique et patriotique et, par ailleurs, à administrer les tâches pécuniaires de l'édition, alors que les «jeunes» s'occupent de la collecte et de la rédaction de la partie littéraire, des chroniques éditoriales, bien sûr des articles programmatiques aux accents régionalistes et, enfin, de la mise en page finale des textes dans le numéro de la revue. À un autre niveau, la collaboration entre «jeunes» et «anciens» témoigne d'un investissement affectif particulier. De cette manière, les jeunes rédacteurs profitent de la «couverture» de leurs chefs, qui sont aussi leurs parents, pour publier des textes de nature à gêner le bon sens esthétique ou patriotique de certains intellectuels conservateurs de la province et surtout du Royaume. Pour leur part, les rédacteurs de l'ancienne génération font mine de réprouver les prises de parole téméraires de leurs cadets, qui sont aussi leurs descendants, tout en leur concédant – tacitement – une fonction compensatoire pour leurs propres doléances et frustrations régionales que les littérateurs politiques n'ont ni le courage ni la légitimité d'exprimer personnellement. De ce point de vue, le transfert d'autorité qui a lieu à partir de 1934 des «aînés» vers les «cadets», à la suite duquel les jeunes Nicolai Costenco et Vasile Luțcan sont investis des fonctions de rédacteur en chef et de rédacteur en chef adjoint, prend l'aspect d'une succession du pouvoir par héritage, pratiquée dans les familles traditionnelles¹.

L'investiture administrative des jeunes collaborateurs de *Viața Basarabiei* leur confère aussi un capital de légitimité et un pouvoir de reconnaissance indéniables dans le milieu littéraire de la province. Les jeunes rédacteurs de *Viața Basarabiei* deviennent ainsi les écrivains de la «nouvelle génération» par excellence dans le périodique littéraire le plus reconnu et en même temps le plus redouté dans le monde littéraire de Bessarabie. Munis de ce titre d'éminence, leur crédibilité est désormais complète pour lancer l'initiative d'une plus forte cohésion des écrivains

¹ V. à ce propos, Eric R. WOLF, «Tipuri de moștenire», in IDEM, *Țăranii*, Editura Tehnică, Chișinău, 1998, p. 73.

bessarabiens, sous la bannière du régionalisme culturel et dans le cadre d'une future Société des écrivains bessarabiens. Évidemment, selon eux, le droit à cette initiative doit leur appartenir totalement et en exclusivité.

Les jeunes rédacteurs de la revue *Viața Basarabiei* ne sont pas les seuls à revendiquer la paternité sur les idées du régionalisme culturel et de la Société des écrivains bessarabiens, comme ils ne sont pas les seuls à croire à l'hégémonie qu'ils exercent sur les autres écrivains de la province. Le monopole des jeunes sur les idées et les idéologies qui animent depuis quelque temps les cercles littéraires de Bessarabie est contesté à plusieurs reprises par des écrivains extérieurs à l'entourage du tandem Costenco-Luțcan. Ainsi, à la fin de 1937, parallèlement au durcissement du régime du roi Carol II, quelques personnalités politiques de Bucarest se montrent indignées par les proclamations jugées trop impertinentes publiées par les jeunes régionalistes dans la revue *Viața Basarabiei*. Un groupe de rédacteurs appartenant à la génération dite «intermédiaire» (ni jeune, ni ancienne) profitent alors de la situation défavorable créée autour de leurs jeunes supérieurs, pour renverser la direction occupée par Costenco et Luțcan et s'emparer de leurs postes¹. Pendant six mois, les anciens rédacteurs en chef ne sont invités à collaborer à la rédaction de la revue que par des poèmes, dépourvus en plus de toute référence politique, alors que les nouveaux chefs publient, à la rubrique occupée autrefois par les «jeunes», des articles d'un vif contenu patriotique. Les rédacteurs en chef nouvellement installés tentent de renverser le sens même du «régionalisme culturel» tel qu'il a été établi par les représentants de la «nouvelle génération», en attribuant à ce syntagme une signification idéologique compatible avec la politique nationale (et nationaliste) menée par le gouvernement. Avec le concours du directeur et du directeur administratif et avec les promesses de rigueur de ne pas aller trop loin avec les revendications régionalistes, les jeunes écrivains finissent pourtant par récupérer leurs anciens postes de rédacteurs en chef et, par-là même, leurs anciennes prérogatives symboliques dans le milieu littéraire de la province.

En 1936, les jeunes collaborateurs de *Viața Basarabiei*, avec Nicolai Costenco en tête, lancent l'idée de la nécessité d'une Société des écrivains bessarabiens, autonome de la Société de Bucarest. L'idée est saluée très chaleureusement par d'autres jeunes écrivains bessarabiens. Dès lors, les représentants de la «jeune génération» se réunissent régulièrement pour discuter les principes de l'activité de la future Société et les critères d'admission de ses membres. Entre temps, d'autres écrivains, ne faisant pas partie de la «nouvelle génération», reçoivent avec réserve cette initiative, qu'ils jugent précoce pour le milieu littéraire de Bessarabie. Cette appréciation centrifuge ne semble pourtant pas gêner les initiateurs de la future Société, puisque, pour ceux-ci, la nécessité même de cette institution ne ferait pas objet de doute et, de toute façon, son existence reste à la discrétion de l'«avant-garde» des écrivains bessarabiens: les jeunes.

Fin 1937, Iorgu Tudor, écrivain de l'ancienne génération, déclare avoir fondé une «Société des écrivains et de journalistes bessarabiens». L'annonce produit l'effet d'un coup de théâtre. La décision est fermement contestée par les jeunes écrivains de *Viața Basarabiei* comme une triple imposture, d'abord et principalement parce que les soi-disant fondateurs de la Société des écrivains sont des «vieillards [qui] ont décidément épuisé leurs talents», deuxièmement, parce que

¹ V. les numéros de *VB* entre janvier et septembre 1938. V. de même, Nicolai COSTENCO, «Călătorie sprâncenată», in *Basarabia*, nr. 3-5, 1998, p. 48.

ces derniers ne sont pas des rédacteurs à la revue *Viața Basarabiei* et, enfin, parce que la prétendue Société réunit, auprès d'un bon nombre d'écrivains qui ne mériteraient pas ce nom, des journalistes. D'après l'intervention à ce propos d'un représentant de la jeune génération, les «anciens» manqueraient et de souffle et de talent et de dignité, alors que les jeunes auraient toutes ces qualités en excès. La seule chose manquant aux jeunes, et dont les «vieux» disposeraient en abondance, serait l'argent¹. La formule de compromis qui s'impose à ce moment, aux «anciens» comme aux «jeunes», pour donner lieu à une Société des écrivains bessarabiens de plein droit serait ainsi de cumuler en proportions équilibrées pouvoir matériel des anciens et enthousiasme des jeunes.

Sans l'accord et la participation des jeunes de *Viața Basarabiei*, le statut de la Société des écrivains proclamée par Iorgu Tudor reste lettre morte. En revanche, durant les années 1938 et 1939, après un échange de chicanes entre les rédacteurs de *Viața Basarabiei* et les collaborateurs de la revue *Poetul* – déclarée tribune de la Société des écrivains non reconnue, les représentants des deux camps essaient de se mettre d'accord sur les principes d'organisation d'une nouvelle Société littéraire, cette fois pleinement légitime.

La Société des écrivains bessarabiens (SEB), enregistrée officiellement à la fin de l'année 1939 et inaugurée lors de sa première réunion générale le 24 et le 25 mars 1940, réunit les critères essentiels de légitimité revendiqués et débattus par les différents groupes d'écrivains de la province. De ce point de vue, la nouvelle SEB représente à juste titre la structure du milieu littéraire de Bessarabie. La revue *Viața Basarabiei* garde la suprématie qu'elle a gagnée pendant les années 1930 par son apparition régulière et grâce à sa position esthétique et idéologique équilibrée et bien articulée. Ainsi, le directeur de *Viața Basarabiei*, Pan. Halippa, devient le président de la SEB, pendant que Nicolai Costenco, le rédacteur en chef de la revue, est élu au poste de secrétaire général de la Société. Bien sûr, les représentants de la «nouvelle génération», précisément les jeunes rédacteurs de *Viața Basarabiei*, qui ont été à partir de 1936 les promoteurs énergiques de l'idée de la création d'une Société des écrivains en Bessarabie, représentent aussi l'aile la plus active et en même temps la plus nombreuse de la SEB. Comme dans le cas du collège de rédaction de la revue *Viața Basarabiei*, la hiérarchie de la SEB est organisée de nature à honorer les anciens écrivains et à promouvoir les jeunes.

Trois mois plus tard, l'annexion de la Bessarabie par l'URSS interrompt l'activité de la SEB et sépare brutalement la communauté des écrivains bessarabiens en deux camps irréconciliables. Une partie des écrivains de la «jeune génération», notamment la plus novatrice sur le plan littéraire et la plus engagée dans la cause du régionalisme culturel et de l'équité sociale, reste dans le territoire occupé. Elle entend poursuivre ses propres idéaux en collaborant avec l'adversaire stratégique de la Roumanie. De l'autre côté, les éléments les plus âgés et les plus conservateurs du collège rédactionnel de la revue *Viața Basarabiei* et de la SEB nouvellement établie se joignent à l'exode généralisé de l'intelligentsia bessarabienne et se réfugient à Bucarest. Transférée dans la capitale, *Viața Basarabiei* change radicalement son discours. Elle remplace la composante régionaliste, permanente jusque là, par une position résolument nationaliste et antisoviétique, plus appropriée aux nouvelles conditions. Les œuvres au sommaire des numéros alternent le registre

¹ Sergiu Matei NICA, «Societatea scriitorilor din Basarabia», in *VB*, decembrie 1937, pp. 113-114.

élégiaque, pour se référer à la province natale – représentée le plus souvent par un village ou par une maison de campagne –, avec le ton de la diatribe, pour viser l’envahisseur. Entre la nostalgie pour la province perdue et la haine pour l’ennemi, les deux également fortes, d’autres manières d’écriture paraissent carrément incongrus. Parallèlement à la perte de la région natale et, pour les jeunes écrivains, des meilleurs amis, le contexte politique fortement contraignant d’après juin 1940 impose aux rédacteurs de *Viața Basarabiei* une atmosphère très peu favorable à l’épanouissement du talent et des talents littéraires. De même, dans la mesure où le régionalisme et ses anciens adeptes perdent brusquement toute légitimité en faveur de l’intégrationnisme et des intégrationnistes d’ancienne génération, les écrivains de la diaspora bessarabienne sont confrontés à la dissolution et à la marginalisation au sein de la communauté littéraire pan-roumaine et, ainsi, à une crise progressive d’identité. La récupération de la Bessarabie en 1941 par les troupes roumaines ne ramène pas les écrivains bessarabiens chez eux, la plupart de ces derniers préférant prolonger leur «exil», à l’abri du front.

En juillet 1944, un chroniqueur anonyme de *Viața Basarabiei* se demande: «Où êtes-vous, écrivains bessarabiens?»¹. La question est rhétorique puisqu’elle porte sur une absence qui saute aux yeux. D’ailleurs, ce numéro de la «revue des Bessarabiens» sera le dernier. La littérature bessarabienne a en fait disparu dès l’apparition de la Moldavie soviétique. La littérature moldave, qui prend sa place en juin 1940, sera son avatar et sa fossoyeuse.

¹ (Anonyme), in *VB*, mai-iulie 1944, p. 47.